

COLONISATION ET INTERCULTURALITÉ EN PISIDIE ET PHRYGIE PARORÉE

À la mémoire de Pierre Debord

Introduction

Nos récentes campagnes de prospections réalisées dans la Région des Lacs et principalement autour du lac d'Eğirdir ont permis de collecter de beaux témoignages épigraphiques et archéologiques sur les phénomènes de colonisation et d'interculturalité dans la région. Dans sa description de la Pisidie, Strabon évoque un peuplement de Pisidiens vivant dans les montagnes, sur les piémonts, étant au contact dans la zone septentrionale avec les Phrygiens¹. Ces peuples anatoliens tombèrent sous la domination gréco-macédonienne à la suite de la conquête d'Alexandre, mais il fallut attendre ses successeurs, particulièrement les Séleucides, pour que se renforce l'urbanisation et qu'apparaissent des cités de modèle grec (poliadisation). Les fondations coloniales aux vocations militaires et de peuplement, portant les noms de leurs fondateurs, telles Antioche (de Pisidie) ou Séleucie Sidera, participèrent de ce mouvement². Ce dernier fut renforcé par des diasporas diverses³. Après la conquête romaine et dans les années qui suivirent la création de la province de Galatie par Auguste en 25 av. J.-C., la région fut marquée par une seconde vague de colonisation avec l'établissement d'un chapelet de colonies romaines⁴. Parmi elles, la colonie de Parlais. Nous partirons de cet exemple pour élargir ensuite notre étude en éditant des inscriptions nouvelles de la kômè de Tynada et du territoire d'Antioche de Pisidie notamment (fig. 1). Elles offrent un bel échantillon des disparités sociales et culturelles, des formes de contacts et d'échanges, que la colonisation et la diversité de peuplement et de cultures ont engendré.

Parlais: cité grecque et colonie romaine

L. Robert est le premier, en 1938, à avoir montré que la cité de Parlais se trouvait à proximité du village de Barla situé sur la côte ouest du lac d'Eğirdir. Le nom moderne de ce village (appelé aussi Kocapınar) était donc directement issu de la toponymie ancienne⁵. Auparavant, bien que les notices épiscopales l'aient rangée avec les villes de Pisidie, les savants, tel W. M. Ramsay, la situaient en Lykaonie en s'appuyant sur le témoignage de Ptolémée (V, 6, 15). Les monnaies connues n'étaient alors d'aucun secours dans ce débat, pas plus que l'archéologie ou les inscriptions. En effet, soit les voyageurs étaient passés près du village sans même supposer l'existence

1 Strabon XII, 7, 1–2; 8, 14.

2 Elles étaient ainsi reliées à Apamée (Kelainai) en Phrygie ou à Laodicée Katakekaumenè en Lycaonie ce qui permettait au pouvoir séleucide de contrôler les relations est-ouest. Voir Cohen 1995: 278–285, 346–350, mais aussi 348–349 sur Néapolis, dont on ne sait exactement quand et par qui elle a été fondée, et 285–290 sur Apollonia, dont il n'est pas sûr que la fondation soit séleucide. Sur cette dernière, voir aussi Le Roy 2000: 259–264.

3 Capdetrey 2012: 319–344.

4 Levick 1967. Voir aussi G. Labarre, Distribution spatiale et cohérence du réseau colonial romain en Pisidie à l'époque augustéenne, *Espaces et territoires des colonies romaines d'Orient*, Journée d'études de Besançon du 3 octobre 2013 organisée par H. Bru, G. Labarre et G. Tirologos (à paraître dans un *Supplément aux DHA*).

5 Robert 1938: 265–285.

d'une cité (F. V. J. Arundell, P. de Tchihatcheff), soit en avait seulement supputé la présence (C. Ritter)⁶. Quant à l'épigraphiste J. R. S. Sterrett, il décrit le village alors qu'il venait de la plaine d'Isparta en passant par Bedre, sans mentionner d'antiquités⁷. C'est seulement en 1914, que B. Pace publia pour la première fois des inscriptions trouvées dans le cimetière musulman au nord du village et dans le bourg, dont deux d'époque impériale et quatre d'époque byzantine, mais il hésita à identifier la cité de Parlais en ce lieu, malgré la présence de blocs architecturaux, de céramique et de monnaies⁸. B. Pace a bien vu que l'une des inscriptions d'époque impériale en langue grecque concerne un concours municipal (*thémis*) avec une épreuve de lutte dans la catégorie enfant. Mais il est revenu à L. Robert de montrer que cette inscription agonistique, couvrant deux athlètes vainqueurs *ex-æquo*, est datée par les noms de deux *duumvirs*⁹. L'autre inscription est une épitaphe de langue latine donnant les noms d'un homme, de sa femme et vraisemblablement de leur fils¹⁰. La preuve était faite que la *Colonia Iulia Augusta Parlais*, bien connue par le monnayage d'époque impérial, devait être située à Barla sur les bords du lac d'Eğirdir¹¹. Néanmoins, les lieux de trouvaille des inscriptions ne permettaient guère de préciser les choses. L'inscription agonistique avait été découverte dans le cimetière musulman situé au nord du village de Barla, à un endroit où le savant italien remarquait aussi la présence de nombreuses colonnes, dont une "in marmo rosso (frigio)" – sans doute du marbre de Dokimeion –, un élément de corniche ornée d'un lion qu'il datait de l'époque romaine et des blocs qui, selon lui, avaient pu appartenir à un arc. Les autres inscriptions l'ont été dans les deux quartiers de Barla, chrétiens et musulmans, près de l'église S' Théodoros ou dans une de ces mosquées¹².

D'autres inscriptions furent ajoutées au dossier par L. Robert. Tout d'abord, au-dessus du village de Bedre (Beydere), des inscriptions rupestres délimitaient, en lettres latines, le territoire de Parlais et, en lettres grecques, celui de la cité de Prostanna au sud¹³. Ensuite, deux inscriptions trouvées "au-dessous du village moderne" honoraient, l'une, un *duumvir* qui avait donné du blé à ses concitoyens et fait construire des édifices, et l'autre un personnage qui avait été flamine et patron de la colonie¹⁴. Les deux textes trouvés en 1948 ne furent pas publiés par L. Robert, mais seulement en 1970 par B. Levick qui consignait dans un article de la *Realencyclopädie* ce qu'elle avait vu sur le terrain en 1955. Pour chacun d'eux, l'éditrice prend la précaution d'alerter le lecteur qu'elle ose proposer un texte, même si celui-ci ne lui apparaît pas totalement prêt pour la publication¹⁵. En effet, les dimensions des pierres sont indiquées approximativement, la hauteur

6 Labarre, Özsait, Özsait 2005: 223–225 où l'on trouvera les références aux sources et aux auteurs.

7 Sterrett 1888: 335.

8 Pace 1921: 45–50. En revanche, la conclusion de L. Robert est sans appel à l'issue de sa discussion: "Il ne reste qu'un témoignage pour la localisation de Parlais en Lykaonie, celui de Ptolémée. Il faut conclure que Ptolémée s'est trompé, une fois de plus" (Robert 1938: 183).

9 Pace 1921: 45 n° 33 (*SEG* 2, 1924, n° 745); Robert 1938: 278–280; cf. Levick 1967: 159 et Levick 1970: 1004 n° 1.

10 Pace 1921: 46 n° 34; cf. Robert 1938: 278; Levick 1970: 1004 n° 2.

11 C'est le minimum indiqué par Zgusta 1984: 470.

12 Pace 1921: 45–50. Pour les inscriptions, Levick 1970: 1004–1005. Voir aussi Belke, Mersich 1990: 356.

13 Robert 1948: 539 (*OMS* III, 1969, 1451); voir aussi CRAI, 1948: 402, *Bulletin épigraphique* 1958 n° 493 et Robert 1962: 284 n. 1. Pour d'autres bornes frontières rupestres trouvées dans le Katran Dağ, voir Labarre, Özsait, Özsait 2005: 252–254.

14 Robert 1948: 538 (*OMS* III, 1969, 1450); voir aussi CRAI, 1948: 402, *Hellenica* VII 1949: 78 et Robert 1962: 284 n. 1. Sur les institutions des colonies romaines en Pisidie, voir Levick 1967: 68–91.

15 Levick 1970: 1004 n° 7 et n° 9.

des lettres ne l'est pas et aucune photographie n'accompagne cette édition. Lors de nos prospections, nous n'avons pas revu la première inscription honorant T. Marcus Proclus Neos¹⁶. Elle était gravée sur une base de statue que B. Levick trouva renversée dans un taillis sur le site de Parlais à environ dix mètres au sud de la seconde inscription mentionnant le flamme et patron de la colonie. En fait, cette dernière a été retrouvée et elle est aujourd'hui à trente mètres au-dessus de la route joignant Eğirdir à Barla, peu après la route qui mène au village de Bağören (fig. 2).

N° 1 – Inscription en l'honneur de M. Ulpius Aquillianus

Base de statue. H. 162; l. 62–47–62; ép. 56; h. l. 4. Trou de fixation sur la face supérieure Ø 6 cm. Fig. 3.

| | |
|----|-----------------------------|
| | Τὸν φλάμενα |
| | φιλόπατριν |
| | πάτρωνα τῆς |
| 4 | κολωνείας |
| | καὶ λογιστῆν |
| | Μ. Οὐλπίον Ἄκυ- |
| | λλιανὸν Σοσ- |
| 8 | θένη(ν) Θεόδωρον |
| | τὸν πρῶτον, |
| | ἢ πατρίς |
| | διὰ πάντα |
| 12 | β(ουλιῆς) δ(ήμου) δ(όγματι) |

Après la ligne 11, *hedera* centrée. Ligne 12 en dessous sur la base. La lecture de Levick était la suivante: 1: Φλάμενα; 2: φιλόπα[τριν] καὶ; 6–7: Ἄκυλλιανὸν (?); 7–8: Σοσθένη Θεόδωρον.

Traduction: *La patrie (a honoré) à cause de tout (ce qu'il a accompli) M. Ulpius Aquillianus Sosthénès Théodoros, flamme, philopatris, patron de la colonie et curateur, le premier; par un décret du Conseil et du peuple.*

L'inscription peut être datée par une belle écriture régulière du II^e siècle ap. J.-C. et par l'onomastique puisque le personnage honoré porte un gentilice impérial acquis sous le règne de Trajan (voir ci-dessous inscription n° 3)¹⁷. À cause de la multiplication des *cognomina*, on est enclin à la placer plutôt dans la seconde moitié de ce siècle. La présence de surnoms grecs rappelle l'origine d'Aquillianus, dont la citoyenneté romaine avait été acquise récemment par ses parents ou ses grands-parents. Cela montre aussi qu'il appartenait à une famille de notables dans laquelle les noms se transmettaient. C'est un bel exemple d'intégration des Hellènes appartenant aux

¹⁶ Levick 1970: 1004 n° 9 (141 x 34 x 33 cm): Τ. Μάρκον Πρόκλον Νέον | δὴανδρα ὁ δῆμος ἐτείμε|σεν ἐκ τῶν | ἰδίῳν δόντ[α] τὸν τροφέα | καὶ κτίστην | τῆς κολω[νείας].

¹⁷ Levick 1967: 159 propose une datation trop tardive pour les inscriptions de Parlais: elle indique le III^e ou le IV^e siècle à propos de l'inscription agonistique et poursuit: "Not one of the other extant inscriptions appears to be earlier than the third century."

classes les plus aisées de la société à la hiérarchie coloniale instituée par Rome qui en avait fait des *incolae*. L'usage de la langue grecque dans l'espace public de la colonie à cette époque témoigne aussi de cette intégration¹⁸. Outre ses fonctions de flamine et de curateur (*logiste*), il est le premier de la cité, titre qui n'est pas seulement honorifique, mais sous-entend qu'il peut puiser dans sa fortune, sans doute l'une des plus importantes de la colonie, pour assumer des liturgies. Son titre de patron montre qu'il s'est hissé au sommet de la hiérarchie sociale et civique marquée par le clientélisme¹⁹.

Comme on l'a vu précédemment, L. Robert n'a guère donné d'indications sur le lieu de trouvaille de l'inscription, tandis que B. Levick s'est montrée un peu plus précise et a cherché à situer la colonie. Elle la localise sur les pentes s'étendant doucement jusqu'au rivage du lac, sur un territoire ouvert, à environ 2 km au sud-est du village moderne. Le site se trouvait à l'ouverture d'un ravin ("in der Öffnung der Schlucht") dans lequel s'écoulait la rivière de Kocapınar (Kocapınar Deresi) vers le lac, tandis qu'au-dessus, à l'ouest, se tenait le village de Lama (Lama köy). B. Levick souligne que la taille de la ville n'a jamais été déterminée, qu'aucune élévation ne distingue le site et qu'elle-même n'a jamais pu trouver aucune trace d'une fortification. La place paraît complètement détruite, écrit-elle. Finalement, seules les deux inscriptions évoquées précédemment offrent une trace de son existence²⁰.

Les prospections que nous avons pu mener sur les lieux confirment pour une part ce point de vue, mais permettent de le compléter. Sur le terroir de Bağören, les hommes ont depuis longtemps rassemblé les pierres sur les côtés des champs destinés à la culture des céréales ou à des vergers pour ne pas gêner le travail agricole et pour construire des murets. Ils ont laissés les taillis former des haies pour délimiter les parcelles et c'est en ces lieux que gisent la plupart des pierres antiques (fig. 4). Enregistrer l'ensemble des blocs visibles sur le site nécessiterait une longue campagne de prospection et faire ici une liste de ceux que nous repérés serait évidemment trop long. Nous ne mentionnerons que les plus remarquables. Ce sont: un bloc mouluré d'une architrave (h. 49, l. 135, ép. 82 cm); une pierre de pressoir (h. 82, Ø 58–69); une base quadrangulaire surmontée d'une base de colonne (h. 87; l. 69–58–66), une deuxième base carrée à 5 m de la précédente (h. 87, l. 60–48–50, ép. 60–57–55) avec trou de fixation (16 x 10) sur le côté droit pour accueillir un bloc en tenon; des blocs de fondation (h visible 77, ép. visible 45) sur 6,40 m de longueur; une pierre de seuil (h. 35, l. 154, ép. 30); trois blocs quadrangulaires concentrés au même endroit portant la trace d'emplacement d'une colonne avec trou de fixation et canal de coulée (1/ h. 34, l. 74, ép. 69; 2/ h. 30, l. 65, ép. 63; 3/ h. 43, l. 64, ép. 64); plus bas, un bloc de soubassement avec deux trous de crampons sur un long côté (h. 42, l. 178, ép. 80); une meule à demi enterrée (Ø 128, ép. 28, trou central Ø 10); un bloc d'entablement (h. 34, l. 189, ép. 105). Un fragment de stèle funéraire a été également découvert.

N° 2 – Épitaphe

Partie inférieure d'une stèle sans doute en forme de naiskos puisque sont conservées les deux bases des pilastres. Base moulurée. Inscription dans le champ. H. 44; l. 69; ép. 32; h. l. 3–3,5 (Ø 2,5 cm). Fig. 5.

18 Levick 1967: 74–76 et 160–162.

19 Voir Eilers 2002: 84–108.

20 Levick 1967: 53–55 et pl. VI b (vue du lac sur le site Parlais) et Levick 1970: 994–996.

[-----]
 [... ca 11-12 ... αὐ]-
 τῆς γενομένου τὸ
 μνημεῖον καὶ τὴν στ-
 ῆλην μνήμης χάριν

Epsilon et *sigma* lunaires, hastes des *mu* incurvées. 3: H en début de ligne est bien lisible quoiqu'en partie endommagé à gauche.

Une femme, nommée dans la partie perdue du texte, a fait faire le tombeau et dresser la stèle pour son descendant, en mémoire. Deux trous (3 x 3 cm) sur la face inférieure montrent que la stèle était fixée sur ce tombeau construit (μνημεῖον). L'inscription date du II^e-III^e siècle ap. J.-C. d'après l'écriture.

De nombreux tessons de céramique d'époque romaine sont également visibles sur le site (fig. 6). Le relevé des coordonnées où gisent ces éléments architecturaux permet de définir un périmètre qui correspond à celui où fut implantée la colonie romaine (carte, fig. 7). Elle se trouvait entre 950 et 1000 m d'altitude, dans le secteur de Gül Bahçeleri, à moins d'1 km en contrebas des pentes montagneuses du Kavur Tepe (1318 m), au début de la zone collinaire dominant la zone basse cultivée qui s'étendait jusqu'au lac. Les toponymes modernes indiquent la présence des ruines puisqu'elles se trouvent à Eşiköyüeri Mevki (l'aire de l'emplacement de l'ancien village), en aval de celui de Bağören, le mot ören signifiant "ruine". B. Levick signalait également l'existence d'un pont ancien, mais d'époque turque, qui traversait le cours d'eau de Kocapınar (Kocapınar Deresi) au sud de Barla et sur lequel se trouvait une route pavée²¹. Ce pont est conservé et se trouve sur un chemin secondaire au milieu des champs en contrebas de la route moderne. Il n'est pas d'aussi belle facture que le pont romain construit sur l'Eurymédon au II^e siècle ap. J.-C. qui menait au sanctuaire du dieu fleuve et de Métèr Théôn Veginos à Zindan Mağarası²². Sa construction n'est pas homogène. L'un des pieds de voûte a une base formée de deux rangs de longs blocs quadrangulaires sur lesquels des blocs de plus petite taille viennent s'appuyer, tandis que l'autre pied de voûte est un assemblage de blocs variés. Au-dessus le pavage est grossier et ne correspond pas à celui d'une route romaine. L'édification avec des blocs antiques fut donc réalisée à une époque postérieure à celle de Rome (fig. 8-9). Mais s'agit-il d'une création ex nihilo à partir de blocs remployés venant de la colonie ou d'une réédification sur une voie de passage déjà empruntée à l'époque romaine ? Au vu de sa proximité avec l'établissement colonial et de la nécessité de franchir le lit de ce cours d'eau s'écoulant jusqu'au lac, la seconde possibilité paraît plus vraisemblable. B. Levick signale d'autres vestiges d'une route pavée à l'ouest de Parlais avec la présence, notamment, d'une inscription latine en hommage à l'empereur Caracalla, peut-être un milliaire²³.

La situation de ces ruines a surpris B. Levick qui s'interrogeait sur les raisons d'une fondation coloniale par Auguste en ces lieux. Selon elle, le site aurait peu en commun avec les autres colonies romaines: pas de site en position dominante, pas de garnison militaire pour défendre

21 Levick 1970: 995, "eine alte (aber türkische) Brücke".

22 Kaya 1985: 47.

23 Levick 1970: 995, "hinter dem Lageplatz der Kolonie (oder noch darauf)", et 1004 n° 8: [Do]mi[no nostro ? Imp. C]aesaris M. Au[re]lio Antoni[no] Aug. Fil. Imp. | C[ae]sar[is] L. Septimi | [Severi] Pii Pertina[cis] Aug. Arabic[i] Adiabeni[cis] Parthi[cis] Max[imi] | P.P. pont[ifici] m[aximi] ---].

une route vitale, pas de cités avoisinantes qu'il faudrait influencer. Elle aurait été "the smallest and most insignificant of the colonies". La beauté du site, unique dans la région et ressemblant aux rivages d'un lac suisse ou de l'Italie du Nord serait la seule explication de sa fondation en ce lieu, tout en soulignant, néanmoins, la facilité de communication avec la colonie d'Antioche par une voie directe traversant le lac et empruntant la vallée de l'Anthios²⁴. "Il est difficile de comprendre quelle fonction une colonie a pu avoir dans cette position" écrit-elle dans son article sur Parlais dans la *Realencyclopädie*, ajoutant que celle-ci n'était "keineswegs stark". Selon elle, les fondateurs avaient à dessein évité une butte facile à défendre à l'écart du rivage, s'établirent sur une pente accessible vers le lac, et Parlais ne pouvait être en danger que si les habitants des montagnes à l'ouest se montraient hostiles. Elle n'était pas sur ou près d'une route principale, et ne pouvait pas servir de base, en dépit d'une liaison par le lac, au cas où les colonies pisidiennes du sud (Olbasa, Comama, Cremna) seraient attaquées. Si Parlais était un maillon dans la chaîne des colonies pisidiennes, elle ne pouvait l'être qu'entre Antioche et Cremna qui renforçaient la surveillance romaine sur la partie nord de la Pisidie²⁵.

En fait, le rôle de Parlais n'est pas aussi incompréhensible qu'il n'y paraît et ne se réduit pas à des raisons esthétiques. Parlais était, certes, une petite déduction, mais son site présente des avantages. Lors de nos précédentes prospections, nous avons montré que l'ancienne cité grecque était localisée en amont du village moderne de Barla, au pied du Kiran Dağ, de la crête Öğlen Taşı et sur les pentes appelées Galli Bağları aménagées par un véritable quadrillage de terrasses. Les tessons de céramique trouvés sur le site confirment son occupation aux époques hellénistique et romaine. Une fortification à fausses crémaillères protégeait la cité au nord face aux sommets montagneux. Le rempart conservé s'étire sur 242 mètres et date de la haute époque hellénistique, sans doute du début du III^e siècle av. J.-C. Un tombeau rupestre de style phrygien, avec des caractères originaux, fut sculpté dans la paroi dominant la ville antique entre le VI^e et le IV^e siècle av. J.-C. Des citernes et plusieurs aires sacrées ont été repérées sur le sommet des crêtes. Ce sont des *step-altars* sans doute consacrés à la Déesse Mère²⁶. Les recherches fécondes qu'a menées M. Özsait montrent également la présence d'un peuplement ancien autour du lac d'Eğirdir et notamment à Barla-Badırlıhıltı, près des rives du lac, au nord-est, où un établissement et un cimetière datés du Bronze Ancien ont été découverts²⁷.

L'histoire du site fait donc apparaître plusieurs phases avec, d'abord, la présence d'un peuplement anatolien louvite installé, au II^e millénaire av. J.-C., sur les rives du lac. Il semble que les hommes se soient établis bien après sur les pentes montagneuses du Kiran Dağ, alors que des éléments phrygiens, par un mélange de populations et de cultures, s'étaient peu à peu greffés à ce peuplement comme le montrent le tombeau rupestre et les lieux de culte. Le nom de Parlais, qui apparaît dans les témoignages les plus anciens, ceux des monnaies du I^{er} siècle av. J.-C. et de l'époque impériale, reste obscur. Parce que le nom Παραλαίς apparaît dans Ptolémée (V, 6, 15) et dans les listes épiscopales, certains savants comme G. F. Hill ou W. M. Ramsay, ont supposé que le nom dérivait du grec παρὰ ἄλς (gén. ἄλος) / παρὰ ἄλί. L. Robert a jugé le raisonnement absurde: "comment ἄλς aurait-il désigné un lac d'eau douce ?" Selon lui, Parlais était donc "un vieux nom

24 Levick 1967: 53–54.

25 Levick 1970: 996.

26 Labarre, Özsait, Özsait 2005: 225–244.

27 Özsait 2004: 286. Voir aussi G. Labarre et M. Özsait, "Les cités riveraines des lacs pisidiens (Burdur et Eğirdir)" qui sera édité dans les actes du colloque *Topography and Toponymy in the Ancient Near East: Perspectives and Prospects* organisé par Jan Tavernier à l'Université de Louvain-la-Neuve les 27–28 février 2013.

anatolien antérieur aux Grecs”²⁸. B. Levick, qui a dressé un état de la discussion sur ce point, ne prend pas partie²⁹. Néanmoins son classement chronologique des témoignages montre bien que Parlais est la forme la plus ancienne. L’ajout de l’*alpha* pourrait donc bien être une *interpretatio Graeca* tardive d’un nom incompris, d’origine anatolienne, qui évoquait dans l’esprit des Grecs la situation de la cité sur les rivages (la *paralia*) d’un lac comparable à une mer par son étendue, non par son eau douce. Le numismate H. von Aulock a émis également une autre hypothèse en faisant dériver le nom de la cité du mot *pardalis* parce que la panthère est représentée sur les monnaies de la cité³⁰. Celle-ci peut être écartée, car les deux mots sont sans lien entre eux et la panthère représentée sur les monnaies évoque le culte de Dionysos³¹.

Ensuite, la colonisation grecque a entraîné des modifications majeures. Ce fut, avec les troubles générés par les guerres entre diadoques, l’édification de remparts pour répondre aux enjeux de l’insécurité et de la poliorcétique. La colonisation fut donc d’abord militaire. Vint ensuite le temps du développement de la cité et des formes de vie à la grecque. Celles-ci se sont épanouies lentement: ainsi les frappes monétaires connues datent au plus tôt du I^{er} siècle av. J.-C.³² Elles témoignent de l’introduction de dieux grecs, Zeus, Apollon, Artémis, mais aussi les Dioscures et Dionysos à travers l’image de la panthère, même si certains ont pu être identifiés par les populations locales à des dieux anatoliens³³. Un noyau urbain s’est structuré sur les pentes aménagées en terrasses protégées par le mur de fortification. Le territoire en contrebas était exploité de même que les ressources du lac, puisque le type au navire apparaît sur les revers des monnaies du I^{er} siècle av. J.-C. La cité possédait donc un petit port qui fut actif. Les images satellitaires révèlent la présence d’un môle sous les eaux du lac au nord-est de Barla, mais il faudrait vérifier que ses structures sont antiques³⁴.

Avec la déduction de la colonie romaine, l’ancien noyau urbain ne disparut pas, mais il y eut une refondation sur un site différent, près de Bağören. La suprématie militaire de Rome sur la région ne nécessitait pas une installation en un lieu fortifié. Pour l’avoir traité ailleurs, nous ne reviendrons pas ici sur les raisons de la création d’un chapelet de colonies romaines en Pisidie et sur le rôle joué par Parlais dans ce dispositif: loin des vieilles hypothèses sur la lutte contre les *Homonadeis*, les colonies étaient surtout des avant-postes, d’autant plus efficaces qu’elles se situaient au sommet de la hiérarchie poliade grâce à leurs relations avec le pouvoir romain³⁵. En revanche, pour sa propre sécurité et celle de sa *chôra*, particulièrement dans la partie orientée vers les zones montagneuses, la colonie disposait sur son territoire de l’ancien noyau urbain

28 Robert 1938: 272 n. 3, d’où est tirée la première citation, et Robert 1948: 537 (OMS III, 1969, 1449) où l’on trouvera la seconde.

29 Levick 1970: 991–994, “Die Bedeutung des Namens P. ist dunkel”.

30 Von Aulock 1973: 8.

31 Levick 1970: 1000. Sur la distinction *πάνθηρ/πάρδαλις*, voir Arena 2000, 621–631 qui fait aussi le lien avec le culte dionysiaque. En revanche, l’hypothèse d’une frappe monétaire à Parlais, qui pourrait avoir signifié “un ralliement delle élites locales (autorappresentate nella panthera ?) nei confronti del potere centrale”, est moins convaincante.

32 Von Aulock 1973: 11–12. SNG France 3, 1994 n° 1669–1673.

33 Le dieu Mèn apparaît de nombreuses fois dans les frappes de l’époque impériale de Marc Aurèle aux Sévères, voir von Aulock 1973: 13–16; SNG France 3, 1994 n° 1674, 1676–1678.

34 Comme le fait remarquer avec raison De Giorgi 2011: 145.

35 Labarre (cité n. 4 ci-dessus) où est analysé le maillage régional mis en place sous Auguste et les deux voies complémentaires par lesquelles cette région composite qu’était la Pisidie fut intégrée dans l’espace impérial.

fortifié³⁶. Car, ce que l'on doit souligner, de la cité grecque à la colonie romaine, c'est ce déplacement du centre de gravité de l'ancien noyau urbain vers le nouveau. Dans la ville haute, continuaient à vivre les Grecs déchus, mêlés à une population plus ou moins hellénisée dont le statut (métèque/parèque) – mis à part des individus qui avaient reçu la citoyenneté –, ne connut pas de changement: tous étaient désormais des pérégrins. Les colons en revanche s'installèrent dans la nouvelle ville basse, près des meilleures terres cultivables proches du lac, facilement arrosables: il est très vraisemblable que c'est dans cette zone que les vétérans furent lotis³⁷. Puis, durant le I^{er} siècle et surtout au suivant, les Grecs et les éléments les plus hellénisés de la colonie, des notables, mais aussi des affranchis, s'intégrèrent peu à peu et s'installèrent aussi dans la ville basse. Il est vraisemblable que la déduction créa, à l'origine, une coupure spatiale entre les communautés en fonction du statut de citoyen romain et de pérégrin, et qu'elle se résorba peu à peu avec l'intégration sous l'empire, la ville haute devenant un centre secondaire, voire résiduel, la ville basse s'affirmant comme le centre urbain majeur. Des témoignages supplémentaires d'époque byzantine ont été découverts par B. Levick dans la fontaine du quartier musulman de Barla, là où B. Pace avait déjà recueilli une inscription³⁸. Le remploi de ces blocs est envisagé, mais B. Levick fait aussi l'hypothèse d'un déplacement de la population vers l'intérieur des terres et situe cette installation des habitants dans la zone montagneuse au VI^e siècle³⁹. Il est fort probable, en effet, que la ville romaine ait été peu à peu abandonnée et que les habitants soient revenus vers la ville hellénistique, sans la réoccuper véritablement, mais en s'installant à proximité, dans la zone qu'occupe aujourd'hui le village de Barla.

La colonie fut raccordée au réseau routier de la *via Sébastè* construite en 6 av. J.-C., même si – nous l'avons vu plus haut – le seul témoignage sûr date de l'époque des Sévères. H. Brandt a découvert récemment une nouvelle inscription en l'honneur d'Hadrien, près des rives du lac et d'une route sablonneuse. Il n'exclut pas qu'il s'agisse d'un milliaire, mais sa forme est celle d'une stèle non d'une pierre cylindrique. Sa nature pourrait donc être différente, même si elle ne peut être précisée. Il la met en tout cas en relation avec une visite possible de l'empereur lors d'un de ses voyages dans la région en 129 ou lors de celui qu'il mena en Pamphylie en 131, et avec le titre d'*Hadriana* ajouté à la titulature de la colonie sur certaines de ses monnaies⁴⁰. Mais Hadrien ne fut pas le seul empereur honoré dans cette colonie. Lors de nos recherches, un fragment d'architrave portant une dédicace à Trajan a été trouvé sur la rive opposée du lac, au pied de l'Anamas Dağ, dans le village de Mahmatlar.

36 C'est pourquoi on ne peut affirmer comme le fait Levick 1967: 54 que "Parlais itself was useless for military purposes". Sur les colonies et la sécurité publique, voir Brélaz 2004: 187–209.

37 Levick 1967: 94–96 estime le nombre des colons romains à 3000 pour Antioche de Pisidie, 2000 pour Cremna et Olbasa, 1000 à Comama et Lystra et 500 à Parlais.

38 Pace 1921: 48 n° 37 (SEG 2, 1924, n° 746; Levick 1970: 1004 n° 5); Levick 1970: 1005 n° 10 à 12.

39 Levick 1970: 1001–1003. Voir aussi Arena 2005: 224–226.

40 Brandt 1995: 57–60 (AE 1995 n° 1542): *Imp(erator) Caesa[r] | divi Traia[ni] | Parthi(ci) fil(ius) d[ivi Ner] | vae nepos T[raia] | nus Hadr[ianus] | Aug(ustus) pontif(ex) [maxi(mus) ---]*. Sur les monnaies avec la légende *IVL AVG HA COL PARLA*, voir von Aulock 1973: 13–14 n° 10 (Marc Aurèle) et n° 12 (Commode). Voir aussi Levick 1970: 993.

N° 3 – Dédicace à Trajan

Bloc d'architrave situé à Mahmatlar, dans le jardin de M. Süleyman Aydın, au-dessus de l'école primaire (ilk okul). Inscriptions sur les fascès. H. 52; l. 130; ép. 38; h. l. 1–2 cm. Fig. 10.

[--- υ]ίῳ Νέρουα Τραϊανῶ Σεβαστῶ Γερμανικῶ Δακικῶ
 [---]ΤΟΝΤΟ ἔκτον ΤΗ[..]ΩΤΟ [... ca 18 ...]ΤΟΝ[...]ΟΝ καθιέρ[ωσεν]
 [---]ΝΟΥ[---]Α[---]ΤΩ[---]

1: il faut restituer en début de l. 1 [Αὐτοκράτορι Καίσαρι Νέρουα θεοῦ υ]ίῳ. 2: il faut vraisemblablement restituer en début de l. 2 [Παρθικῶ ---].

Traduction: [À l'empereur César] Nerva Trajan, fils [du divin Nerva], Auguste, Germanique, Dacique [Parthique ...] ... a consacré ...

Il s'agit sans doute d'une pierre errante, car, à notre connaissance, aucun vestige important de cette époque ne se trouve dans les environs. Antioche de Pisidie est à une quarantaine de km au nord, la cité de Tymbrada est également éloignée, au sud-est, dans la haute plaine d'Aksu et la pierre ne provient certainement pas non plus de la toute petite cité de Mallos localisée dans l'Anamas Dağ. Il est plus vraisemblable d'attribuer cette pierre à la colonie de Parlais, le transport par barque d'une rive à l'autre du lac ne présentant pas de grandes difficultés. La titulature de l'empereur permet de dater le monument. Trajan fut Germanique en 97, Dacique en 101–102 et Parthique en 116–117. Il est vraisemblable que le monument fut élevé en son honneur au moment de sa campagne en Orient contre les Parthes. Peut-être son édification et la consécration était-elle en lien avec le culte impérial ?

Malgré la faiblesse de la documentation, B. Levick pensait que Parlais n'était pas “one of a strongly romanized town”. Si ce témoignage appartient bien à cette colonie, alors il corrobore cette impression. Le latin s'était imposé dans les deux premiers siècles de l'Empire davantage dans la documentation officielle, tandis que, dès le 1^{er} siècle, le grec fut utilisé particulièrement dans les inscriptions ayant trait au domaine religieux ou funéraire⁴¹. Ce bloc d'architrave montre en effet le retour de la langue grecque dans l'espace public dès le début du II^e siècle ap. J.-C.

L'hellénisation des territoires et ses limites

Le territoire de Parlais n'était pas vaste. Nous l'avons vu plus haut, ses limites sont connues par des bornes frontières rupestres trouvées près du village de Bedre au sud et dans le Katran Dağ. Au nord, les pentes du Barla Dağ, plongeant dans le lac, formaient sans doute la séparation entre le territoire de la colonie et celui de la cité d'Apollonia. Ce sont essentiellement les terres arables en direction des rives du lac d'Eğirdir qui étaient exploitées, mais peut-être aussi quelques espaces, à l'ouest, dans la plaine d'Isparta ou sur la rive opposée du lac⁴². Il n'est guère possible,

41 Levick 1967: 130–136 fait ce constat pour Antioche de Pisidie où les témoignages sont nombreux, mais il en va de même dans les autres colonies de la région, voir p. 145–162. Voir aussi G. Labarre dans “Les interactions culturelles dans la colonie d'Antioche de Pisidie (cultes et vie religieuse)”, Actes du colloque international de Strasbourg, 8–9 novembre 2013, organisé par C. Brélaz (à paraître).

42 Levick 1967: 54–55. Il est estimé à 8,5 km² par De Giorgi 2011: 144.

faute de témoignages, d'étudier sur ce territoire les conséquences des colonisations grecque et romaine. L'installation des vétérans et leur allotissement reste à découvrir, mais la présence grecque est également évanescence: aucun village antique, aucune ferme n'a été repéré à l'heure actuelle⁴³. La question des relations entre les populations exogènes et endogènes reste posée.

Cette dernière peut être abordée grâce à des témoignages venant d'un autre territoire, celui de la cité de Tymbriada située au-dessus du village d'Akçaşar au sud de l'Anamas Dağ à une vingtaine de km à l'est du lac d'Eğirdir. Mentionnée par Strabon (XII, 7, 2) et Pline (V, 24-25), puis tardivement par Hiéroclès (673, 9) et dans les notices épiscopales, elle n'a guère laissé de traces: des monnaies et quelques inscriptions de l'époque impériale, quelques vestiges architecturaux dispersés et une citerne⁴⁴. Sur son territoire, à l'est, à 2 km du village de Terziler, se tenait un village antique sur les pentes du Sivri Dağ. F. Sarre le visita en 1895 et y découvrit trois inscriptions⁴⁵. L'une d'elle, gravée sur une base de statue, était honorifique, donnait le nom du *démos* et révélait le statut de la communauté. Elle était datée par deux magistrats exerçant la *kômarchie*⁴⁶. Tynada était une *kômè* sur le territoire de la cité de Tymbriada. Lorsque nous avons étudié le site où subsistent quelques bâtiments, nous avons pu découvrir un autel, des stèles et quatre nouvelles inscriptions⁴⁷. Deux doivent encore être ajoutées, trouvées dans le village de Kocular. Placées devant la maison n° 235, le propriétaire nous a indiqué qu'elles provenaient de Terziler, autrement dit de Tynada.

N° 4 – Base de statue dressée par le *démos* de Tynada

La base, moulurée en haut, est enfoncée dans le sol. Sur la face supérieure, deux trous de fixation (Ø 4 cm) et trace de deux pieds correspondant à une statue de bronze disparue. H. visible 70; l. 35-33; ép. 35; h. l. 3 cm. Fig. 11.

Ὁ δῆμος ὁ Τυ-
 ναδέων ἐτεί-
 μησεν Φιλέται-
 4 ρον Ἀττάλου
 τὸν δὲ ἀνδριάν-
 τα ἀνέστησαν
 8 Ἄτταλος καὶ Ο-
 ροκενδεας οἱ
 Κραλου τειμῆς
 χάριν

43 Sur l'installation des vétérans à Antioche de Pisidie et la question de la terre, voir Labarre "Les interactions culturelles dans la colonie d'Antioche de Pisidie" (à paraître).

44 Özsait, Labarre, Özsait 2009: 197-201.

45 Sarre 1896: 52-56 n° 29-31.

46 Sarre 1896: 52 n° 29. *Gynada* est la graphie conservée par Belke et Mersich 1990: 264-265 et Arena 2005: 261-262, malgré la lecture de Ramsay 1898: 96 et 98 confirmée par E. Kalinka après examen de l'estampage. Voir notre mise au point sur ce sujet Özsait, Labarre, Özsait 2009: 198-199. Sur les magistratures des villages, Schuler 1998: 231-247.

47 Özsait, Labarre, Özsait 2009: 199-204.

Epsilon et sigma lunaires. 3 et 9: M et H ligaturés. 10: *hedera* à droite de χάρiv.

Traduction: *Le peuple de Tynada a honoré Philétairos fils d'Attalos; Attale et Orokendéas les fils de Kralos ont fait dresser la statue d'homme en témoignage d'honneur.*

À l'image des cités grecques, la communauté villageoise dresse une statue à un de ses membres pour l'honorer sans doute parce qu'il a agi en bienfaiteur. La langue est grecque et les formules courantes en épigraphie⁴⁸. Les noms Philétairos et Attale, portés par le personnage honoré, son père et un autre homme faisant dresser la statue, rappellent l'empreinte que la domination attalide a exercée sur la région après la paix d'Apamée en 188 av. J.-C. Si l'inscription est limpide jusqu'à la ligne 7, les deux lignes suivantes le sont moins. Mais la lecture des lettres est sûre et il faut certainement reconnaître les noms de deux frères qui ont fait élever le monument. Le second porte un nom nouveau d'origine anatolienne. Il est forgé sur Kendéas, fréquent en Pisidie⁴⁹. Le début, Oro-, pourrait soit rappeler l'oros (la montagne), soit être en lien avec la présence du peuple des *Orondeis*, même si cela est moins explicite que pour le nom Orondas⁵⁰. Situés non loin de là dans la plaine Cillanienne, les *Orondeis* furent réduits à verser un tribut à Rome en 188 av. J.-C. lorsque Manlius Vulso envoya son frère avec quatre mille hommes⁵¹. Une partie de leur territoire fut confisqué et transformé en *ager publicus* entre 78 et 75, lors de la campagne menée par Servilius Isauricus⁵². Le territoire de Tymbriada était proche et pouvait être rejoint aisément par la rive occidentale du lac Caralis (Beyşehir) en longeant l'Anamas Dağ. Kralos, quant à lui, est nouveau et sans parallèle à notre connaissance: il doit être considéré également comme un nom local⁵³. L'inscription peut être datée par l'écriture de la seconde moitié du II^e ou du début du III^e siècle ap. J.-C.

N° 5 – Inscription honorifique

Base moulurée ronde sur une base carrée enfoncée dans le sol. H. visible 37; l. 56; ép. 55; Ø colonne 47 avec dessus canal de coulée et trou de fixation. H. l. 4,5 cm. Fig. 12.

[A]βας καὶ Αββας οἱ Σωσιπᾶ[τ]-
[ρ]ου Αββαδος ἀνέστησαν τ-

48 Ainsi *τειμῆς χάρiv* est assez fréquent en Asie Mineure et se trouve occasionnellement dans le sud de la Lykaonie, en Phrygie et en Pisidie.

49 Zgusta 1964: § 576-1, mais aussi *ICentral Pisidia*, n° 164; *ISelge*, n° 53; *SEG*, 57, 2007, n° 1563-1564, n° 1610 (Termessos).

50 Zgusta 1964: § 1108-1109.

51 Polybe, XXI, 42 et 44. La Milyade est citée parmi les territoires passant sous la domination d'Eumène de Pergame dans le traité d'Apamée, XXI, 46.

52 Cicéron, *De lege agraria*, II, 50. Pline, V 147, évoque le *tractus Oronticus* situé à l'est de la plaine Cillanienne à l'est du lac de Beyşehir. Sur les *Orondeis*, voir Robert 1965: 82-84 et sur la plaine Cillanienne, Labarre, Özsait, Özsait 2007: 113-146.

53 Brixhe 2013: 20-21 estime que les anthroponymes indigènes, quelquefois pré-indo-européen, mais le plus souvent hittite-louvite, notamment dans le sud de l'Asie Mineure, est rarement supérieur à 10 % du stock onomastique. Le reste n'est pas composé que de noms grecs ou latins, même s'ils sont la majorité, car se sont ajoutés des noms thraces, phrygiens, celtes, perses et sémitiques.

4 ὄν ἀδελφὸν αὐτῶν Κόνων-
 α Σωσιπάτρου ἀρετῆς ἔνε[κα]

Sigma carré, oméga lunaire.

Traduction: [A]bas et Abbas les fils de Sôsipatros fils d'Abbas [ou Sôsipatros Abbas] ont dressé (le monument) en l'honneur de leur frère Conôn fils de Sôsipatros, à cause de sa valeur.

Cette inscription honorifique, que l'on peut dater par l'écriture de la fin du II^e ou du III^e siècle ap. J.-C., est gravée sur la base d'un monument élevé en l'honneur d'un homme par ses deux frères. Le nom du père se restitue assez bien puisque le début et la fin sont lisibles lignes 1 et 4. Sôsipatros comme Cônôn sont des noms grecs bien attestés. En revanche, deux des frères portent des noms anatoliens. Abbas, bien connu en Pisidie, ne pose pas de problème de lecture⁵⁴. Il est porté aussi par le grand-père – à moins qu'il ne s'agisse d'un nom double et qu'il faille lire Sôsipatros Abbas. Quoi qu'il en soit, le génitif surprend, car on attend plutôt Abba qu'Abbados. Ce genre de confusion n'est sans doute pas rare en Anatolie. Nous l'avions rencontré dans une autre *kômè* à Tymbrianassos avec le génitif Zôtikèdos pour Zôtikès⁵⁵. Quant au premier frère, plusieurs compléments sont possibles dans la lacune, même si l'espace est restreint pour une, voire deux lettres: ainsi Bas, Babas, Labas, Obas sont possibles⁵⁶. Mais comme nous avions trouvé précédemment sur le site de la *kômè* antique, un fragment de colonne cannelée portant le nom de deux frères Abbas et Abas, il est très vraisemblable que les deux mêmes frères aient été nommés ici et qu'il s'agisse de blocs appartenant au même monument⁵⁷.

Ainsi la *kômè* de Tynada, à l'époque impériale, était comparable à une petite cité de la région sans en avoir le statut. Sur le site, les vestiges d'un temple, d'un fragment d'exèdre, de constructions diverses et d'une nécropole le montrent. De même, les inscriptions honorifiques sont dans la plus pure tradition des cités. L'hellénisation avait pénétré profondément les campagnes pisidiennes, ce dont témoigne aussi l'usage du grec. Deux inscriptions latines trouvées sur le site indiquent cependant une présence romaine⁵⁸. Les colonies d'Antioche et de Parlais ont donc rayonné au-delà de leur propre territoire. Les petites stèles funéraires de Terziler et de Yakaafşar représentent principalement des hommes en toge et des femmes vêtues du *chiton* et de l'*himation*. On se représentait donc dans les villages selon les normes de la société gréco-romaine. Néanmoins, la présence dans ces stèles d'un berger vêtu d'une tunique courte et d'un manteau de peau, armé d'une lance, offre une autre image⁵⁹. Une partie de la société, notamment celle vivant sur ces marges, avait conservé ses traditions. Celles-ci étaient discrètes dans le monde des cités et des villages hellénisés, et se manifestaient surtout dans l'onomastique. Mais ce n'est pas le seul domaine où la culture anatolienne était restée vivante, comme le montrent les trois témoignages suivants.

54 Zgusta 1964: § 1-6. Sur Abas, § 1-3.

55 Labarre, Özsait, Özsait, Güceren 2011: 115.

56 Zgusta 1964: § 131-3, § 133-1, § 793-2, § 1066 note 1a p. 368.

57 Özsait, Labarre, Özsait 2009: 202-203 n° 2 et fig. 14 p. 214.

58 Sarre 1896: 56 n° 31 et Özsait, Labarre, Özsait 2009: 203 n° 15.

59 Özsait, Labarre, Özsait 2009: 204-206 et 216-219 (photographie de chaque stèle).

N° 6 – Dédicace à Meter Oreia

Inscription dans le champ sous la moulure. Sur la face latérale gauche de la pierre, un caducée ailé. H. 51; l. 47; ép. 40; h. l. 2,5 cm. Fig. 13.

Éd.: Sterrett 1888: n° 400 (SEG 41, 1991, n° 1245).

Πρεῖμος Ἀντιόχου Βώξου
 δοῦλος κατὰ ἐπιφάνειαν τῆς θεοῦ
 χρηματισθεὶς Μητρὶ Ὀρείᾳ ἐκ τῶν ἰ[δ]ίων
 4 ἀνέθηκεν

Traduction: *Primus esclave d'Antiochos fils de Boxos [ou Antiochos Boxos], suivant l'épiphanie du dieu, a consacré (l'autel) à Meter Oreia ayant réglé l'affaire à ses frais.*

La stèle est très effacée, mais les lettres encore visibles permettent de confirmer la lecture de Sterrett. Le dédicant porte un nom romain certainement donné par son maître, Antiochos fils de Boxos, qui, lui, porte un nom séleucide et un patronyme iranien⁶⁰, à moins de voir un nom double Antiochos Boxos. L'esclave, après l'apparition de la divinité, a consacré le monument en utilisant le pécule que son maître l'autorisait à conserver. Malgré sa servitude, il est resté fidèle à ce culte de la Mère de la Montagne, dont le sanctuaire se trouvait sur le territoire de la cité de Tymbrada. En effet, le village de Bağılı est à 7 km au sud d'Aksu. C'est dans ce village que J. R. S. Sterrett a vu la pierre remployée dans une fontaine à dix minutes au sud du village (qu'il orthographe Baghlü). Elle a été déplacée depuis et se trouve aujourd'hui sur la place centrale (devant le çay evi). Mais, selon les indications des villageois que nous avons recueillies, la pierre a été transportée d'une colline proche nommée Kaynaşlı et c'est certainement en ce lieu qu'il faut chercher le sanctuaire de Meter Oreia. Dans le cimetière du village, au pied du Gavur Dağ, nous avons pu aussi découvrir un fragment de stèle anépigraphie (h. 42, l. pyramidante 30–25–23).

D'autres exemples de culte consacré à Meter Oreia sont connus en Asie Mineure et Meter portait fréquemment des épithètes en rapport avec des montagnes sacrées⁶¹. On ne reviendra pas ici sur l'histoire du culte des Mères, de ces origines complexes et des divers contextes dans lesquels il a évolué⁶², mais il est important de retenir que ce culte épichorique trouvait ses racines dans les cultes phrygiens, mais aussi hittites-louvites (dieux-montagnes). Le choix de cette divinité locale par cet esclave est bien sûr un acte de dévotion, mais cela montre aussi qu'il ne s'était pas coupé du milieu social et culturel dont il était certainement originaire. Faut-il y voir une manifestation identitaire, voire une forme de résistance passive ? Ce serait sans doute forcer l'interprétation.

Les cultes épichoriques étaient nombreux dans la région, comme le montre un autre témoignage découvert sur le territoire de la colonie romaine d'Antioche de Pisidie.

60 Classé parmi les noms anatoliens par Zgusta 1964: § 201, mais iranien selon N. Sekunda (SEG 41, 1991, n° 1245 et 1799 p. 587).

61 Μητέρα Ὀρείη à Éphèse sur le Panayır Dağ; Meter Sipylene à Magnésie du Sipyle ou Meter Idaia sur le Mt Ida par exemple.

62 Sur ce point voir la belle étude de Roller 1999.

N° 7 – Dédicace à la Déesse Epékoos

À Tokmacık (à 17 km à l'ouest de Yalvaç) à l'entrée du village, en face de la station service, dans le mur extérieur de la maison d'Ünver Abdulkadir, rue Polatlık⁶³. Stèle à fronton avec acrotère central; acrotère latéral droit brisé; celui à gauche a disparu; disque à l'intérieur du fronton (diamètre 6 cm). Dans le champ, une déesse de type éphésien, de face, entre deux cerfs tournés vers elle. H. 71; l. 31; h. l. 1-2 cm. Fig. 14-15.

Θεᾶ ἐπηκόω εὐχή.
 Λούκιο(ς) Καλπό[ρ]-
 νιος Μά-
 4 ξιμος

Traduction: À la Déesse qui écoute en ex-voto. Lucius Calpurnius Maximus.

L'image de l'Artémis éphésienne a fréquemment recouvert des cultes locaux de Mères anatoliennes: le relief de Tikiltepe près de Tefenni en offre un bon exemple⁶⁴. Cette stèle le montre également puisque la "Déesse qui écoute" nommée dans l'inscription est associée à cette image. Or, sur le territoire de la cité d'Antioche de Pisidie, se trouvait aussi un culte en l'honneur d'une Mégalè Artémis. Il était situé à Sağır, dans la campagne au nord d'Antioche, où un temple avait été bâti. Il est connu par ses ruines, mais aussi par des listes de souscription des *Xenoi Tekmoreioi* gravées sur des colonnes et des blocs du temple⁶⁵. L'une d'elle mentionne la consécration à Artémis Satipreizenè d'une statue d'homme par une femme dont le père était archigalle de la déesse. C'est un bel exemple de syncrétisme entre un culte anatolien rappelé par l'épiclèse, la fonction d'archigalle bien connu dans le culte de Cybèle et le culte d'Artémis introduit par les Grecs dès la fondation de la colonie sous les premiers séleucides, fondation à laquelle participèrent des ressortissants de Magnésie du Méandre (Strabon XII, 8, 14)⁶⁶. W. M. Ramsay a fait connaître la représentation de cette Artémis qui était aussi de type éphésien⁶⁷.

La nouvelle dédicace de Tokmacık est faite en grec par un Romain portant les *tria nomina*. On sait que la fondation séleucide, devenue cité grecque, fut refondée en une colonie romaine par la volonté d'Auguste sous le nom de *Colonia Caesarea*. Les *Calpurnii* étaient nombreux à Antioche. Certains étaient des notables comme L. Calpurnius Frugi chevalier romain et duumvir, ou L. Calpurnius Longus qui avait offert un *munus* au peuple d'Antioche. De nombreux Grecs ayant obtenu la citoyenneté romaine, affranchis ou descendants d'affranchis, portaient ce nom, mais

63 Özsait 2013: 190 et fig. 5.

64 Labarre, Özsait, Özsait 2006: 107-108 et fig. 40. Sur la diffusion, voir Fleischer 1973.

65 Elles invoquent aussi la fortune de l'empereur (ou des empereurs), sa victoire, son éternité et le salut de sa Maison. Les fonds sont récoltés pour orner le sanctuaire, dresser des statues à Hélios cavalier ou à Tychè, consacrer un autel et diverses offrandes. Voir Ramsay 1906: n^{os} 2, 6, 13, 22. Voir aussi le n° 24 qui est l'épithaphe bilingue d'un prêtre d'Artémis/Diane. Ces inscriptions ont fait couler beaucoup d'encre, voir la bibliographie rassemblée par Arena 2013: 41-58, qui, s'appuyant sur une restitution de Ramsay, souligne l'importance de la date du 23 septembre, *dies natalis* d'Auguste, dans le calendrier des fêtes de l'association.

66 Sur la fondation séleucide, Cohen 1995: 278-281, qui se prononce pour Antiochos I^{er}, mais Séleucos I^{er} ne doit pas être écarté, voir par exemple Levick 1967: 18.

67 Ramsay 1911-1912: 67-70 et fig. 2.

ce n'est pas le cas de Lucius Calpurnius Maximus. Celui-ci apparaît à notre connaissance pour la première fois à Antioche⁶⁸.

N° 8 – Épitaphe avec interdiction

À Kurusarı (situé à 9 km à l'ouest de Yalvaç). Deux personnages en relief sur un piédestal (l. 37 h. 4 cm). H. 95; l. 67–59; h. l. 2,5–3 cm. Fig. 16–17.

4 Ινδε πατρὶ στήλλην παί-
 στεκαν αὐτὸς Λουκίῳ Μηνᾶ,
 [μ]νήμης χάριν ὄν τινα παίρ-
 ε ΡΙΗΝ ΑΝΝΩΝ ἀγαγεῖν
 ἐπετάξεν ἀρίστῳ ΟΝΗῳ Χει-
 ονία κώμη

Dès la première lecture du texte, on voit immédiatement qu'il s'agit d'une épitaphe utilisant la langue grecque, la formule μνήμης χάριν ne laissant pas de doute sur ce point. Mais très vite il apparaît qu'il faut chercher également du côté d'une langue anatolienne⁶⁹. La stèle, avec double *lambda*, fut gravée pour un homme qui porte un nom romain, Lucius, et un patronyme grec, Mènas. Ce dernier est forgé sur le nom du dieu lunaire Mèn, dont le grand sanctuaire se trouvait au-dessus de la ville d'Antioche⁷⁰. Elle est dressée pour un père (πατρί) par son fils qui porte un nom anatolien, Ινδε = Ινδης⁷¹. Phrygien et Pisidien connaissent des thèmes en -e et l'absence de *sigma* final peut s'expliquer par les deux langues. Dans cette première partie du texte correspondant à l'épitaphe, le verbe παίστεκαν = ἐφέστηκα (ici transitif "j'ai érigé") est reconnaissable: aphérèse de la voyelle initiale (connue en Phrygie); AI = E (banal): /e/ très fermé dans diverses régions et prononciation [i], d'où de fréquents échanges, dans les deux sens, entre E/AI et une graphie de /i/ (même E indu dans le radical où H vaut alors [i]); Π pour Φ est banal, car les langues qui ne possèdent pas d'aspirées (phrygien, anatolien) assimilent les aspirées du grec aux occlusives sourdes correspondantes, d'où Π pour Φ, Τ pour Θ, Κ pour Χ; le -v final a disparu en phrygien, mais il continue à être écrit, d'où de nombreuses graphies inverses (-v inattendu), mais on ne sait rien du comportement du pisidien sur ce point. Le pronom αὐτός renvoie simplement à "moi-même". Il est moins vraisemblable, vu sa position dans la phrase, que l'on ait voulu signifier par maladresse, αὐτῷ "pour moi-même" et pour mon père. Si la formulation est marquée par le désordre et une maîtrise approximative du grec, cette partie du texte peut néanmoins être traduite: *Indè, j'ai érigé moi-même la stèle à mon père Lucius fils de Mènas.*

Or, la langue devient peu compréhensible dans la seconde partie du texte, qui correspond sans doute à une interdiction de déposer un autre corps dans le tombeau. Cette section paraît se composer d'une relative hypothétique (ΟΝ ... ΑΝΝΩΝ), suivie de l'apodose (la principale), un

68 Sur les *Calpurnii*, voir entre autre Byrne et Labarre 2006: n° 36, 163, 210, 212 et les références à bien d'autres textes dans le commentaire et les notes.

69 Claude Brixhe, que nous avons sollicité, a été d'une aide précieuse pour mieux comprendre le document et les commentaires linguistiques développés ici lui doivent beaucoup; nous l'en remercions très chaleureusement.

70 Voir la réflexion sur la diffusion des noms en Mèn- dans Labarre 2010: 146–154.

71 Zgusta 1964: § 473-3.

ordre canonique que l'on retrouve dans les imprécations néo-phrygiennes et l'immense majorité des imprécations grecques. Il est possible de reconnaître à peu près sûrement le relatif grec, ὄν "le défunt que ...", relatif déterminé par τινά et peut-être ἄλλων, et relative c. o. d. de ἀγαγεῖν. Puis le verbe πάριε = φέρει ou plutôt φέρη (la norme exigerait ὄν ἄν). Les lettres suivantes restent pour l'instant énigmatiques: ΠΙΗΝ et ΑΝΝΩΝ pour ἄλλον ? Avec ἀγαγεῖν commence l'apodose, l'infinitif dépendant du verbe suivant ἐπετάξεν, aoriste d'ἐπιτάσσω/-τάττω "ordonner". La lecture Π de la seconde lettre, suggérée par la recherche du sens est possible. Le tracé du xi est bizarre à cause de l'absence du trait horizontal à la base, mais que pourrait-on lire d'autre ? Enfin on remarque encore un -v indu. ΑΡΙΣΤΩ ΟΝΗΩ devrait constituer un syntagme, le premier mot étant épithète du second, Ο étant possible à l'initiale, et non Θ, le petit trait au centre du cercle pouvant être fortuit. Mais le sens nous échappe. L'inscription s'achève par l'indication du nom d'un village, la Χειονία κώμη, qui est nouveau à notre connaissance. Le toponyme est peut-être grec si l'on interprète Χειον- comme équivalent à Χιων- ou Χιον- ("la neige").

Le sens général de cette seconde partie de l'inscription peut donc être saisi, mais ne peut être traduit. Il s'agit, pour reprendre une formule employée par Cl. Brixhe, d'un "genre de pidgin". Le rédacteur n'avait visiblement qu'une connaissance approximative du grec. Sa langue était-elle le phrygien ou le "pisidien" ? Les traits indigènes identifiés dans le texte ne paraissent pas décisifs sur ce point. Le territoire d'Antioche de Pisidie était au contact entre les deux peuplements comme l'a souligné Strabon et comme le montrent aussi les aires d'extension des documents néo-phrygiens et pisidiens. Celle de la langue néo-phrygienne est bornée dans un polygone allant de Dorylaion (Eskişehir) à Kotiaion (Kütaya) jusqu'à Iconion (Konya) et la pointe nord du lac Tatta (Tuz gölü), en passant par le lac d'Eğirdir⁷², tandis que ce que l'on appelle "le pisidien" se rencontre au sud-est de ce lac dans la région de Tymbriada et sur le cours supérieur de l'Eurymédon⁷³. Ces langues étaient encore parlées aux II^e-III^e siècle ap. J.-C., date à laquelle l'inscription, par son écriture, peut être datée. Ce pidgin est un beau témoignage d'hybridation. Mais ce type de document est rare et plutôt que d'insister sur la créativité liée aux échanges culturels, on doit souligner la régression des domaines d'utilisation du phrygien, comme sans doute aussi du "pisidien", réduits principalement aux formules d'imprécation et à la sphère privée, religieuse ou funéraire⁷⁴. Il est vraisemblable que le passage à l'écrit n'est pas la seule raison de cette rareté, mais que l'usage oral de ces langues ne concernait plus qu'une population géographiquement marginalisée, politiquement et socialement dominée⁷⁵.

72 Brixhe 1993: 327-330 (carte p. 328) et Brixhe 2013a: 60.

73 Brixhe, Özsait 2013: 231-250.

74 Brixhe 1993: 334-337. Brixhe, Özsait 2013: 247. Voir aussi Brixhe 2013a: 68, Brixhe 2013b: 26-27. En comparant les textes phrygiens (64) et pisidiens (34 ou 36 publiés venant notamment de Tymbriada), l'auteur relève la présence de 147 noms différents dans les textes phrygiens, dont 56 % grecs et 13 % latins, et 61 noms dans les textes pisidiens, mais seulement 3 grecs et 1 latin. Il s'interroge sur cette différence dans le degré de pénétration des noms de la population dominante et suppose que les multiples traumatismes subis par les Phrygiens en sont une cause.

75 Sur les débats qu'entraînent les concepts d'identité ethnique et de transferts culturels, voir notamment Malkin, Müller 2012: 25-37, et Dan, Queyrel 2014: 239-305 où l'on trouvera les réflexions critiques de P. Le Roux sur les transferts culturels et les historiographies provinciales, p. 276-298.

Conclusion

Les quelques témoignages inédits rassemblés ici montrent une fois encore que le modèle civique, introduit à l'époque hellénistique puis relayé par Rome, a pleinement pénétré le monde rural aux II^e et III^e siècles ap. J.-C., que les populations colonisatrices, grecques, puis romaines, se sont imposées aux dépens des populations endogènes, avec des différences régionales marquées selon le degré d'urbanisation et de densité des voies de communication. Ces populations n'en avaient pas moins conservé une partie de leur culture, qui se révèle, dans ces documents écrits conformes au modèle dominant, par le biais de l'onomastique, des cultes et de la langue.

Abréviations

- I. Central Pisidia*: G. H. R. Horsley and S. Mitchell, *The Inscriptions of Central Pisidia*, IGSK 57, 2000.
I. Selge: J. Nollé und F. Schindler, *Die Inschriften von Selge*, IGSK 37, 1991.
 SNG France 3: E. Levante, *Sylloge Nummorum Graecorum, France 3. Cabinet des médailles. Pamphylie, Pisidie, Lycaonie, Galatie*, Bibliothèque nationale de France – Numismatica Ars Classica, 1994.

Bibliographie

- Arena G., 2000: La panthera nell'iconografia monetale di una città della Pisidia romana, *Mediterraneo Antico*, III-2, p. 621–631.
 Arena G., 2005: *Città di Panfilia e Pisidia sotto il dominio romano. Continuità strutturali e cambiamenti funzionali*, Catania (2^{da} edizione rivista e aggiornata).
 Arena G., 2013: Il *dies natalis* augusteo nell'Anatolia romana: permanenza di un evangelio nel III secolo D. C., *Annali della Facoltà di Scienze*, Università di Catania, 12, p. 41–58.
 Belke K., Mersich N., 1990: *Tabula Imperii Byzantini*, VII, *Phrygien und Pisidien*, Vienne.
 Brandt H., 1995: Parlais: eine römische Kolonie in Pisidien, *Epigraphica Anatolica* 24, p. 57–60 pl. 4b.
 Brélaz C., 2004: Les colonies romaines et la sécurité publique en Asie Mineure, *Colonie romane nel mondo greco*, a cura di G. Salmeri, A. Raggi, A. Baroni, Rome, *Minima Epigraphica et Papyrologica Supplementa* III, p. 187–209.
 Brixhe Cl., 1993: Du paléo- au néo-phrygien, *CRAI*, p. 323–344.
 Brixhe Cl., 2013a: The personal onomastics of Roman Phrygia, *Roman Phrygia. Culture and Society*, edited by P. Thonemann, Cambridge, p. 55–69.
 Brixhe Cl., 2013b: Anatolian Anthoponymy after Louis Robert ... and Some Others”, *Proceedings of the British Academy*, 191, p. 15–30.
 Brixhe Cl., Özsaıt M., 2013: Cours moyen de l'Eurymédon: apparition du pisidien, *L'Anatolie des peuples, des cités et des cultures (II^e millénaire av. J.-C. – V^e siècle ap. J.-C.). Colloque international de Besançon 26–27 novembre 2010*, H. Bru et G. Labarre éds, Besançon, Vol. 2, p. 231–250.
 Capdetrey L., 2012: Fondations, diasporas et territoires dans l'Asie hellénistique, *Pallas* 89, Actes du colloque de la SOPHAU (L. Martinez-Sève dir.), p. 319–344.
 Cohen G., 1995: *The Hellenistic Settlements in Europe, the Islands and Asia Minor*, Berkeley, Los Angeles, Oxford.

- Dan A., Queyrel F., 2014: "Les transferts culturels". Les concepts en science de l'Antiquité: mode d'emploi. *Chronique 2014, DHA 40-1*, p. 239–305.
- De Giorgi A. U., 2011: Colonial Space and the City: Augustus' geopolitics in Pisidia, *Roman Colonies in the First Century of their Foundation*, edited by R. J. Sweetman, Oxford, p. 135–149.
- Eilers Cl., 2002: *Roman Patrons of Greek Cities*, Oxford.
- Fleischer R., 1973: *Artemis von Ephesos und verwandte Kultstatuen aus Anatolien und Syrien*, Leiden.
- Kaya D., 1985: The Sanctuary of the God Eurymedon at Tymbriada in Pisidia, *Anatolian Studies* 35, p. 39–51.
- Labarre G., 2010: *Le dieu Mèn et son sanctuaire à Antioche de Pisidie*, Bruxelles.
- Labarre G., Özsait M., Özsait N., 2005: Parlais et Prostanna: sites et territoires, *Anatolia Antiqua* XIII, p. 223–257.
- Labarre G., Özsait M., Özsait N., 2006: Les reliefs rupestres de Tefenni (Pisidie), *Anatolia Antiqua* XIV, p. 89–115.
- Labarre G., Özsait M., Özsait N., 2007: Sites et inscriptions de la Plaine Cillanienne, *Anatolia Antiqua* XV, p. 113–146.
- Labarre G., Özsait M., Özsait N., Güceren İ., 2011: D'Askania à Aulutrene. Nouvelles inscriptions et monuments de Pisidie, *Anatolia Antiqua* XIX, p. 113–147.
- Le Roy Chr., 2000: Pisidiens en Lycie et Lyciens en Pisidie, *Studien zur Religion und Kultur Kleinasien und des ägäischen Bereiches. Festschrift für Baki Ögün zum 75. Geburtstag*, Asia Minor Studien 39, Bonn, p. 255–266.
- Levick B., 1967: *Roman Colonies in Southern Asia Minor*, Oxford.
- Levick B., 1970: Parlais, *RE Suppl.* XII, 990–1006.
- Malkin I., Müller C., 2012: Vingt ans d'ethnicité: bilan historiographique et application du concept aux études anciennes, *Mobilités grecques. Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique*, sous la direction de L. Capdetrey et de J. Zurbach, Bordeaux, p. 25–37.
- Özsait M., 2004: 2002 Yılı Burdur ve Isparta Yüzey Araştırmaları, *AST 21-2*, p. 285–294.
- Özsait M., 2013: Surveys in Isparta in 2012, *ANMED. Anadolu Akdenizi Arkeoloji Haberleri. News of Archaeology from Anatolia's Mediterranean Areas*, p. 185–192.
- Özsait M., Labarre G., Özsait N., 2009: Timbriada et Tynada (Pisidie), *Adalya* XII, p. 197–219.
- Pace B., 1921: La zona costiera da Adalia a Side, *ASAA 1916–1920 (1921)*, p. 45–54.
- Ramsay W. M., 1898: Zu kleinasiatischen Inschriften, *Öjh* I, Beiblatt, p. 95–98.
- Ramsay, W. M., 1906: The Tekmoreian Guest-Friends: an Anti-Christian Society on the Imperial Estates at Pisidian Antioch, *Studies in the History and Art of the Eastern Provinces of the Roman Empire*, Aberdeen, p. 305–377.
- Ramsay, W. M., 1911–1912: Sketches in the Religious Antiquities of Asia Minor, *ABSA* 18, p. 37–79.
- Robert L., 1938: *Études épigraphiques et philologiques*, Paris.
- Robert L., 1948: Villes antiques de l'Anatolie. I, la ville de Parlais dans l'Anatolie Centrale, *Ankara Univ. Dil ve Tarih Coğrafya Fak. Dergisi*, VI, p. 537–542 (*OMS* III, 1969, p. 1449–1454).
- Robert L., 1962: *Villes d'Asie Mineure*, 2^e édition, Paris.
- Robert L., 1965: *Hellenica* XIII, Paris.
- Roller L. E., 1999: *In the Search of God the Mother. The Cult of Anatolian Cybele*, Berkeley, Los Angeles, London.
- Sarre F., 1896: Reise in Phrygien, Lykaonien und Pisidien, *Archäologisch-epigraphische Mittheilungen aus Österreich-Ungarn* 19, p. 26–57.

- Schuler Chr., 1998: *Ländliche Siedlungen und Gemeinden im hellenistischen und römischen Kleinasien*, Vestigia 50, Munich.
- Sterrett J. R. S., 1888: *The Wolfe Expedition to Asia Minor, Papers of the American School of Classical Studies at Athens* 3, 1884–1885, Boston.
- Zgusta L., 1964: *Kleinasiatische Personennamen*, Prague.
- Zgusta L., 1984: *Kleinasiatische Ortsnamen*, Heidelberg.

Université de Franche-Comté – ISTA (EA 4011)
Université d’Istanbul
Musée d’Isparta
Musée de Yalvaç

Guy Labarre
Mehmet Özsait
İlhan Güceren
Özgür Çomak

Özet

Bu makalede, Eğirdir Gölü civarında ele geçen yeni yazıtlar ve bazı arkeolojik kanıtlar incelenmekte ve yörede bulunan Roma kolonisi Parlais (Parla/Kocapınar köyü) ve Tymbriada kentinin yakınındaki Tynada köyü (kôme) ve Pisidia Antikheiası’nda (Yalvaç) bulunmuş olan bazı epikhorik yazıtlar ele alınarak, bunların yöredeki Yunan ve Roma kolonileşmesine, hellenleşmesine ve romalılışmasına ve olan yansımaları ve bunlarla Anadolu kültürü arasında kişi adları, dinler ve diller bakımından kendini gösteren etkileşme üzerinde durulmaktadır.

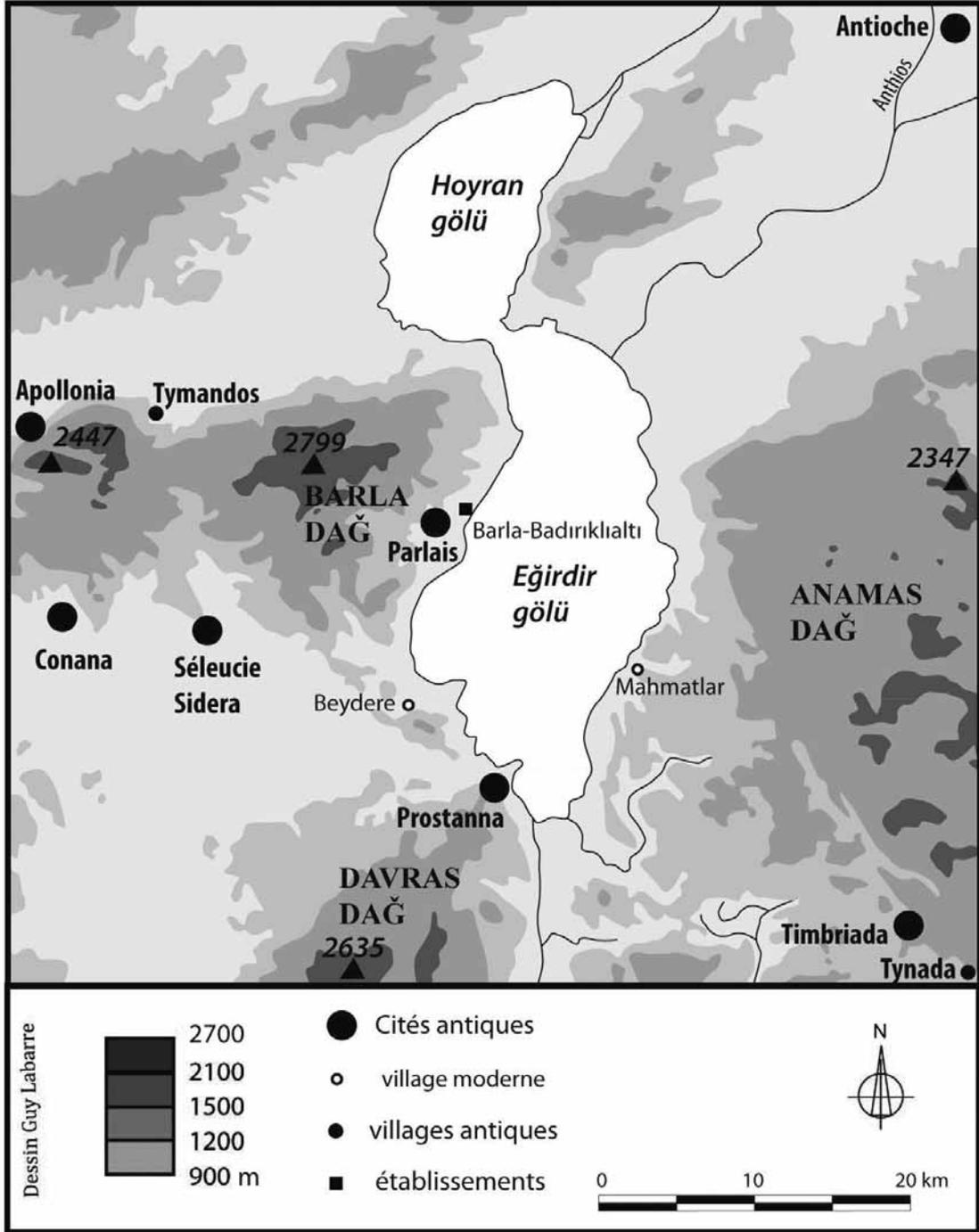


Fig. 1



Fig. 2



Fig. 3



Fig. 4



Fig. 5



Fig. 6

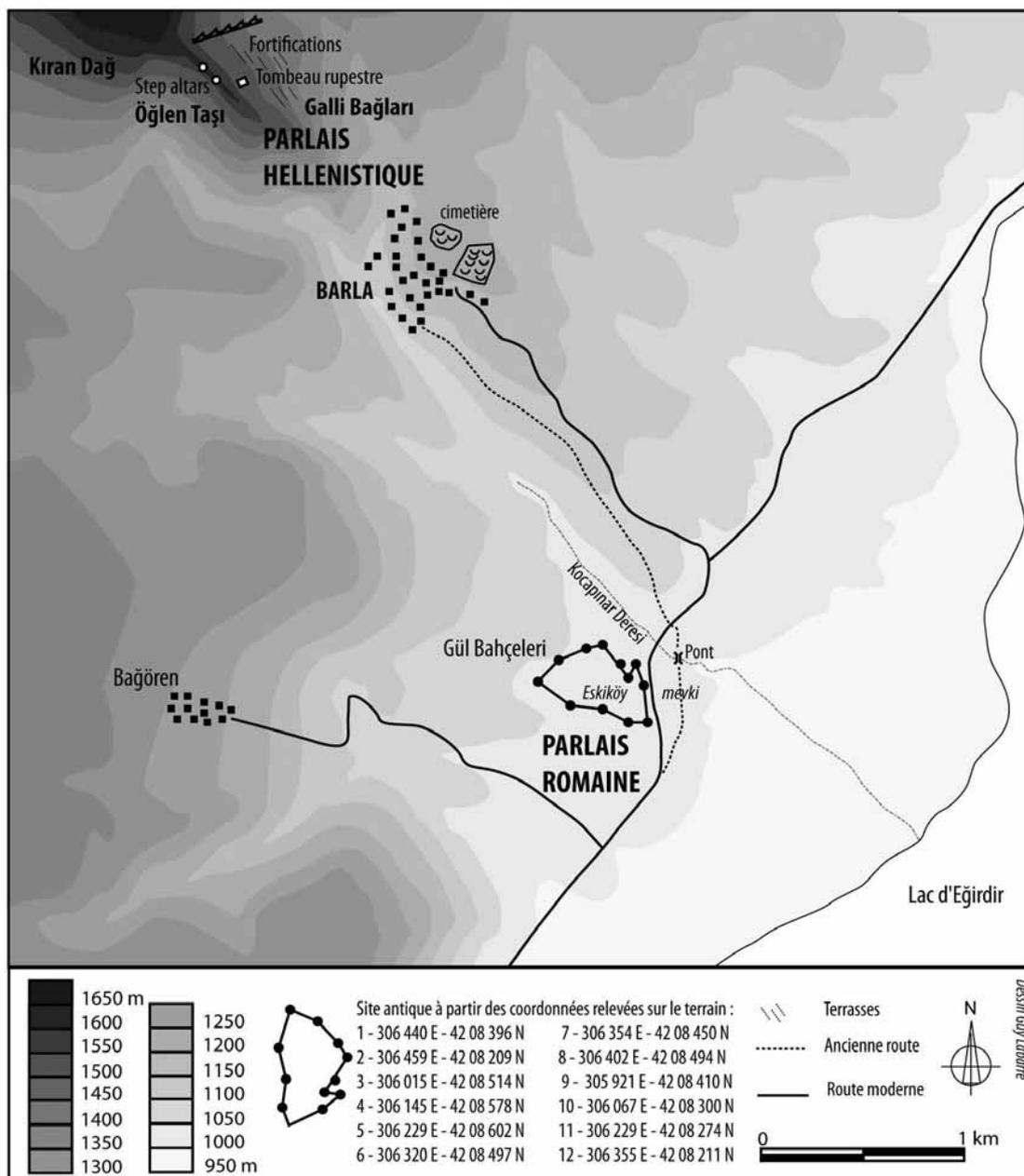


Fig. 7



Fig. 8



Fig. 9



Fig. 10



Fig. 11



Fig. 12



Fig. 13



Fig. 14

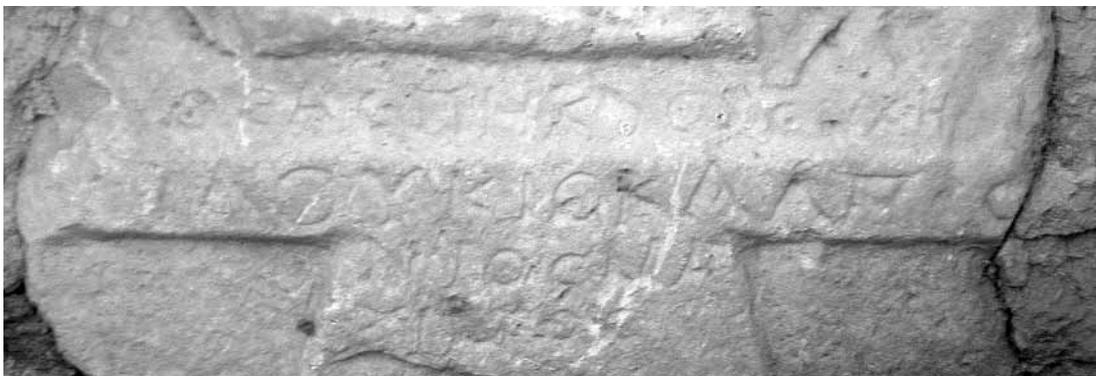


Fig. 15



Fig. 16



Fig. 17